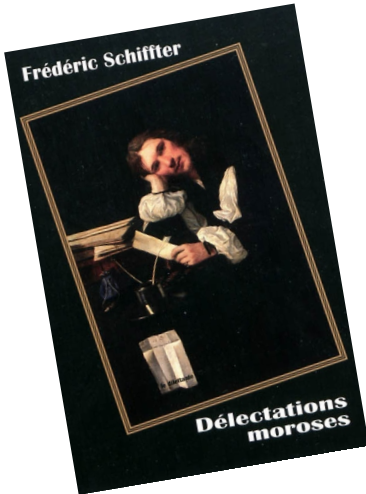


## Schiffter le hamster

Par Marc Villemain



En apparence, Frédéric Schiffter n'a pas changé. D'ailleurs, celui qui confessait n'avoir « *aucun sens de l'existence* » (*Traité du cafard*, Finitude, 2007 ; *Le Magazine des Livres*, n° 4) réitère d'emblée : « *Rumino ergo sum.* » Du changement, il y en a pourtant. Mais comment passe-t-on du *cafard* aux *délectations moroses* ? Privilège de l'âge, sans doute – ce qui, du coup, rend le vieillissement autrement séduisant.

La question, donc, est : Frédéric Schiffter vieillit-il bien ? Oui, et il le sait : « *En vieillissant, je deviens la caricature du type que je ne suis pas parvenu à être. Pendant cinquante ans j'ai répété mon personnage. Passé cet âge, je n'ai plus la force de jouer.* »

Quand on grattait sous le « *cafard* », on pouvait entreapercevoir encore un peu de complaisance, de gratuité : le plaisir du jeu demeurerait fort ; il n'en est plus question désormais, ou plus seulement, et du coup ce petit livre, loin de l'exercice de style, a tout d'un grand *petit traité des pensées tristes*. Mais la réussite de Schiffter tient au fait que le lire constitue aussi un exercice follement amusant. Sans doute nous rendons-nous coupables de malignité dès lors qu'il entreprend de tirer les oreilles de tel ou tel, mais, en bon misanthrope digne de sa qualification, c'est encore et toujours de lui-même qu'il est le moins dupe : « *Deux sortes de fâcheux. Ceux qui, collants, dévorent mon temps. Ceux qui, absents, me rendent à moi-même.* » Et s'il a la méchanceté contagieuse, il n'est jamais plus désarmant que lorsqu'il ne lui reste plus rien d'autre à faire que de contempler ce qui est. Ainsi ce mot, que je jalouse en vérité, adressé à celui qu'en effet l'on ne peut considérer autrement que comme un maître : « *Un de mes regrets : n'avoir pas rencontré Cioran. Je ne connaîtrai pas la politesse avec laquelle il aurait tenté de me décevoir.* » L'élégance est de mise. C'est chez Schiffter une constante qu'aucun trait d'humeur ne déçoit jamais.

Celui-là fait donc partie des bougons – lesquels sont toutefois bien loin de constituer une école homogène. Il y a les bougons « *atrabilaires* » (Jean Clair), les bougons des champs (André Blanchard), les bougons des Lettres (Jack-Alain Léger), les bougons historiques (Alain Finkielkraut) ou incorrects (Richard Millet), puis ceux dont c'est le business (Eric Naulleau) et, donc, ce type de bougon-là, nourri au lait des dandys et des sceptiques, qui assure avec expérience qu'« *au bavardage pompeux des optimistes l'homme de goût préfère le radotage stylé des pessimistes.* » Leur signe de reconnaissance est de faire de la bougonnerie une esthétique, un jeu et une éthique, quitte à en reconnaître (malicieusement, cela va de soi) la perspective aporétique. Ainsi nous est-il dit en page 31 qu'« *il n'y a de mauvaise polémique que celle que l'on accepte d'engager* », solide assertion que son exact contraire vient contrarier huit pages plus loin : « *Il n'y a de mauvaise polémique que celle que l'on refuse d'engager.* » Qui croire ? Que croire ? Voilà de bien vaines questions, lorsque le monde prête, non à rire (jamais), mais à sourire. Et pourquoi sourire, bon dieu, si ce n'est pour nous aider à nous accepter ? « *Il faut imaginer Sisyphe heureux. Quand on me rappelle cette*

*formule d'Albert Camus, je visualise sur-le-champ un hamster décidé coûte que coûte à faire tourner sa roue – n'en sortant que pour manger et dormir. »*

Accepter le monde : non seulement à l'impossible nul n'est tenu, mais voilà que l'impossible devient de plus en plus impossible : « *la barbarie c'est se mettre à l'aise partout comme chez soi* », grogne celui qu'effondre l'effondrement de la civilisation. En même temps, l'évolution de l'espèce n'est pas seule en cause, il semble y avoir là-dedans quelque chose qui nous est propre : « *Mauvaise traduction de la Bible. Dieu ne dit pas à Eve : "Tu enfanteras dans la douleur !", mais : "Tu enfanteras la douleur."* » Cela n'améliore pas l'humeur, mais ça peut consoler. Le mieux donc, c'est de battre en retraite : « *Je n'ai rien contre la société, à condition de n'y être pour personne.* » Y a-t-il meilleure définition de l'écrivain ?

Enfin n'allez pas croire que le monde ne servirait à Frédéric Schiffter que de commode exutoire – pour ne pas dire de prétexte littéraire. Qu'il soit cause d'ulcères est une chose, qu'il donne suffisamment de matière en est une autre. La morosité n'est délectable que lorsqu'elle mord aux mollets du monde ; dès lors qu'il en revient, et qu'il revient à lui, c'est la force de l'écrivain misanthrope que de savoir enfin s'évoquer – tout le monde ne sait pas y faire. Cette alternance de colère mondaine et de fatigue intime est d'ailleurs tout ce qui fait la délicatesse du livre, en l'espèce un véritable petit bijou. Et, sans surprise, c'est ce retour aux origines, aux siennes propres, qui emporte la conviction. Ici, les parents rôdent. A commencer par la mère, qui n'est pas une matrice pour rien, et qui tenait le moment de la naissance du petit Schiffter « *pour le commencement de sa vieillesse et pour l'événement annonciateur de son veuvage* », résumant d'ailleurs l'évènement d'un expéditif « *si j'avais su ce qui m'attendait le jour où je t'ai craché* ». Réflexe d'autodéfense ou orgueil bien placé, l'ainsi crachouillé devra bien se faire une raison, justifiant au passage la morale du dandy (« *savoir que j'étais un crachat me donna très tôt le sentiment de ma singularité* »), voire trouvant motif à un désopilant réjouissement : après tout, « *les moments agréables le seraient moins s'ils n'étaient mélangés à je ne sais quoi de médiocre.* »

\*